

Dou coumandémeints militéro

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **31 (1893)**

Heft 6

PDF erstellt am: **14.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193478>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Lausanne c'est chose impossible; la machine siffle et se trémousse, nous voilà partis. Le train est en retard de dix minutes, c'est l'usage.

Je m'en vais à Bex; nous avons le temps de causer, car il n'y a pas moyen d'herboriser en wagon, quelque envie qu'on en ait, et l'on en est réduit à lorgner les jolies fleurs qui fuient des deux côtés de la voie. Il y quinze ans bientôt, je faisais la même route à pied; c'était long, c'était fatigant, mais on voyait le singe de Lutry et la cascade de Rivaz, avec son vieux moulin au tic-tac mélancolique; tandis qu'aujourd'hui on ne voit plus rien: on part et l'on arrive, voilà tout. Il faut bien dire aussi qu'autrefois on n'arrivait pas toujours, surtout quand on avait pris l'omnibus de la Croix-Blanche, à Vevey; souvenez-vous: halte à St-Saphorin, halte à Cully, et quelle halte! halte encore à la Couronne, ou aux Trois-Couronnes, à Lutry, pour couronner le guignon des voyageurs... et le *plumet* du cocher.

Bex! Bex! Bex! Bex! sur tous les tons. Que de gens! des touristes de toutes sortes, des gentlemen, des lords, des ladys, des miss, des barons allemands, des baigneurs, des grimpeurs mesurant déjà quelque cime à leur taille: Töpfer, où êtes-vous? tout cela prend des omnibus, des voitures, des chars à banes, et s'en va envahir l'*Union*, les *Bains*, et je ne sais combien de pensions. Le *Monde* en reçoit quelques-uns, le trop-plein. Pour moi, je vais souper à l'*Union* et coucher au *Monde*, avec le trop-plein, composé essentiellement de touristes modestes, portant sac et bâton ferré. Demain, si le cœur vous en dit, nous monterons aux Plans par un chemin ombreux, vert, moussu, plein des senteurs de la montagne, et des bouffées d'air frais et humide que vous envoient les mille cascades de l'Avançon.

Hohé! quatre heures! En route: en route! — Et le déjeuner? — Cette naïveté! On déjeune aux Plans. Trois heures de marche, et je vous promets de bon café au lait de chèvre, du fromage mou et du beurre de la Varraz, descendu la veille. En route!

Nous arrivons aux Châtaigners, c'est un des sites les plus romantiques des environs. De là, le regard plane déjà sur la vallée, admirablement encadrée par le Montet, à l'occident, et par les roides pentes, premiers contre-forts de la dent de Morcles, à l'orient. Au fond se dressent les châteaux en ruines de la dent du Midi; leurs pignons aigus se dorent déjà, tandis qu'une vapeur bleuâtre couvre encore la vallée du Rhône. Tenez, mettez cette fleur à votre chapeau, c'est de l'astrance; et remarquez je vous prie son élégante collerette rose, verte et blanche. L'astrance annonce, la flore des Alpes; c'est l'avant-garde, et je salue toujours cette fleur d'un regard, quand je ne la mets pas à mon chapeau, ce qui arrive le plus souvent. Chose singulière, dès que je l'ai aperçue, je dépouille l'homme soucieux, je m'allège de tout ce qui pourrait assourdir ma liberté, je jette tout mon lest, comme un aéronaute qui voudrait s'élever à tout prix. Ce n'est pas une petite affaire que de dépouiller l'homme soucieux, l'homme que la vie tient cloué aux réalités, et j'ai eu parfois de la peine à y parvenir; aussi prenez-y garde, si vous ne faites pas de vaillants efforts pour vous débarasser de lui,

il vous suivra par monts et par vaux, il vous harcèlera, et rien ne vous profitera plus: pour une averse, pour le moindre contre-temps, pour un rien, vous vous découragez, et vous redescendez fatigué, ennuyé et maussade. Croyez-moi, jetez tout votre lest.

Terminons par quelques vers délicieux où cet ami de la nature et des petites fleurs de la montagne a mis toute la délicatesse de ses impressions:

S'il est encore au monde une chose candide, Un être qui soit pur et regarde les cieux,

C'est la fleur naïve et timide,
Qui sourit aux mortels sombres et soucieux;
C'est la fleur des forêts, des monts et des vallées,
Celle qu'on voit éclore au penchant des coteaux;
C'est le bluet, qui fait les moissons étoilées,
C'est la fleur des rochers, celle des vieux [châteaux];

Le lys svelte, vêtu de candeur et de grâce;
Le bleu myosotis qui dit: n'oubliez pas;
C'est le trèfle où l'abeille incessamment amasse,
Et mille autres, naissant à l'envi sous nos pas.
Où la fleur est candide et pure et souriante;
C'est la chose ici-bas qui seule est innocente
Et ne rappelle pas que nous sommes méchants;
Aussi pour être bonne et pour être gentille,

Soyez toujours, riieuse jeune fille,
Comme le lys candide ou le bluet des champs.

Le *Conteur* est heureux d'avoir pu, par ces quelques citations, rendre un sincère hommage de reconnaissance à la mémoire de celui auquel il dut, pour une bonne part, ses premiers succès.

L. M.

N.-B. Ainsi que nous l'avons annoncé, nous commencerons, samedi prochain, la publication en feuilleton, de l'*Année de la misère*, du même auteur.

Dou coumandémeints militéro.

Lo vilhio comi. — Lo brâvo vilhio comi que coumandâvê *heu-ha*, quand faillâi fêrê « harte »! n'étâi jamé eimprontâ quand l'avâi lo sâbro ein man, et quand bin n'avâi pas la cabosse militéro, s'ein terivê tot parâi.

Dâo temps dâi rasseimblémeints, iô lè grenadiers, lè vortigeu et lé mousquatèro, dévessont allâ tandi duè demindzes, âo sailli-frou, po sè recordâ po la granta rihuva, on lè fasâi martsî pè ploton, et se n'javâi pas prâo d'officiers po sè teni dévânt, on 'pregnâi dâi comis; et quand cé que coumandâvê tota la beinda, et qu'étâi à tsévaou, lè volliâvê fêrê allâ dâo coté dè bise ô dè veint, coumandâvê: bataillon, à gauche! âo bin: bataillon, à droite! Ma fâi vo peinsâ bin que ne verrivont pas ti ein mémo temps à gautse âo bin à drâite. L'est lo premi ploton que coumeincivê, et quand lo sécond arrevâvê à la pliace dâo premi, verivê assebin; et ti lè z'altro dévessont veri à la méma pliace; mâ ne verivont què quand l'officier, qu'étâi dévânt leu, coumandâvê.

On iadzo que noutron brâvo vilhio

comi coumandâvê on ploton, dein ion dè clliâo rasseimblémeints, s'ein terivê prâo bin quand n'javâi pas fauta dè coumandâ, mâ c'étâi lo diablo quand faillâi derê oquiè; assebin, po être sû dè s'ein teri à l'honneu, sein fêrê onna cacarda, cé dzo quie, à n'on momeint iô fallâi veri à gautse, lâo coumandê: Ploton! en avant, fédê coumeint lè z'altro, arche!

Et l'ont sédiu lo ploton qu'étâi dévânt leu, que cein est z'allâ lo mi dâo mondo.

Lo caporat. — Onna demeindze qu'on dansivê pè B, la musiqua fasâi lo tor dâo veladzo po rappertsi lè felhiès, et ti lè valets martsivont derrâi. Coumeint lè musicâres étiont dâo défrou et que ne saviont pas bin pè iô faillâi passâ, lo Marque à la Fanchette, qu'étâi caporat, coumandâvê la parada. Quand furont âo bet dâo veladzo, iô faillâi preindrê pè la rietta, à drâite, lo caporat, que ne fasâi pas atteinchon, et que ve la musiqua qu'allâvê traci tot drâi, n'eut pas lo teimps dè vito sè recordâ dein sa teta po lo coumandémeint, et lâo criâ: *Otta!*

Et s'einfatiront dein la rietta, tot asse bin qu'on pâ dè bâo.

LA FIANCÉE ÉTERNELLE

par EUGÈNE FOURRIER.

FIN

Elle avait vingt ans; elle était dans toute la force de la jeunesse, dans tout l'éclat de sa beauté. Elle possédait une dot rondelette, les prétendants ne manquaient pas. Bientôt ils se présentèrent à la file, c'était une procession. Ils étaient très épris, ils occupaient de brillantes positions; elle les éconduisit tous. A la fin, lassée, elle déclara à ses parents qu'elle ne voulait pas les quitter, qu'elle défendait qu'on lui parlât mariage.

Un jour, sa mère inquiète, lui dit:

— Aimes-tu quel'un? Parle.

— Et si celui que j'aime ne m'aime pas? répondit-elle.

La bonne femme était désolée; son père lui fit une verte remontrance, il l'accusa d'être romanesque, de lire trop de feuilletons. Dès lors, elle cacha son amour au plus profond de son cœur. Cela aurait été pourtant bien doux de pouvoir s'épancher, de parler de lui, d'avoir une confidente; elle devint mélancolique, on ne la vit plus sourire.

Ses études étaient finies, il était docteur en médecine. Le vieux médecin mourut, cet événement changea ses résolutions et le décida à venir s'établir au pays.

L'espoir revint au cœur de la jeune fille, la joie reparut sur son visage. Il allait songer au mariage, sans doute, et s'agissait de lui plaire; elle n'avait jamais été plus jolie.

Elle s'intéressa à ses débuts, elle se faisait une fête de ses succès. Le jeune docteur réussit très bien, il plaisait, elle en était fière. Elle le voyait chaque jour; sa conduite de changeait pas, il la considérait comme une amie, rien de plus.

Les années passaient; il avait vingt-neuf